

34

Revue Hebdomadaire Mars 1933
p. 427, 434-35-36-38

LES VOYAGEURS D'AUJOURD'HUI⁽¹⁾

Jamais nos écrivains n'ont tant voyagé ; et pourtant jamais les voyages n'ont été aussi dispendieux. On demandait l'autre jour à un homme qui voyageait beaucoup, pour son plaisir, jadis, avant la guerre, s'il courait encore le monde. « Eh, répondit-il, comment le pourrais-je ? Je ne suis plus assez riche. » En effet un voyage qui coûtait alors vingt mille francs reviendrait aujourd'hui à cent cinquante ou à deux cent mille. Nos hommes de lettres n'en sont pas moins toujours partis. Il m'est même arrivé de recevoir des livres avec la carte de l'auteur *absent d'Europe*. On les rencontre sur tous les chemins du monde et dans toutes les mers, la mer Noire, la mer des Indes, la mer des Caraïbes ; ils visitent les Amériques, l'Afrique, l'Australie, la Polynésie, nos colonies, la Chine, je ne parle pas du Japon qui ne semble plus qu'une excursion classique.

Nos hommes de lettres sont-ils donc devenus millionnaires ? On n'aurait pas cru que la littérature de voyage fût d'un aussi bon rapport. Il est vrai que quelques-uns d'entre eux jouissaient déjà de fabuleux tirages. Mais les autres ont trouvé dans les revues, les journaux, les Sociétés de conférences, les maisons d'éditions, des bailleurs de fonds ; et ils les y ont trouvés parce que le public désire plus qu'autrefois qu'on le renseigne sur les pays

(1) Conférence prononcée à la Société des Conférences le 3 février 1933.

étrangers. Jadis, il était assez rare qu'en dehors des journalistes militaires désignés pour suivre les armées en campagne et de quelques écrivains particulièrement goûtés des lecteurs, les directeurs de journaux, de revues, de grandes librairies, eussent l'idée d'envoyer des écrivains à l'étranger pour y renouveler leur imagination et étendre leurs connaissances. Théophile Gautier avait fait des pieds et des mains pour être attaché à l'expédition de Chine. Ni le gouvernement, près duquel il avait pourtant des amis, ni les journaux où il écrivait, ni ses éditeurs ne bronchèrent. Nous avons réalisé quelques progrès. Lorsque Loti proposait au *Figaro* de lui donner un Voyage à Jérusalem, le *Figaro* s'empressait d'accepter. Mais Brunetière a été un des premiers, sinon le premier, à dépêcher dans les cinq parties du monde des jeunes gens encore peu connus ou inconnus en leur disant simplement : « Allez et voyez. »

Cette sorte d'indifférence, — qui n'empêchait pas les initiatives privées, — s'expliquait parce qu'on pourrait appeler l'immobilité du monde. Rien ne pressait ; on vivait dans un univers calme. Il y a vingt ans, pour ne prendre qu'un exemple, la Perse n'avait guère changé depuis l'ouvrage de Chardin, de la fin du dix-septième siècle, qui paraissait presque aussi actuel que les livres de Gobineau. Assurément des transformations importantes s'étaient accomplies en Extrême-Orient où le Japon s'était révélé comme un très grand pays décidé à se faire une place digne de lui dans le concert des nations qui n'était pas encore trop cacophonique. Mais ce changement et quelques autres moins considérables enregistrés, on savait à peu près ou l'on croyait savoir à quoi s'en tenir sur les différentes populations de la planète.

La grande et terrible mêlée des peuples de 1914-1918 a fait voler en éclats cette apparente stabilité. Il en est résulté chez les peuples, comme toujours, un plus vif désir de se connaître et d'autre part une défiance plus ombra-



34

geuse, un nationalisme plus prêt à passer de la défensive à l'offensive. C'est à se demander s'il ne vaut pas mieux qu'ils vivent dans une ignorance complète les uns des autres. On s'étonne que les humanitaires ne se posent pas cette question et ferment obstinément les yeux à cette réalité. En tout cas, l'étranger n'attire jamais autant les sociologues, les psychologues, les historiens, les artistes, les amateurs de déplacement, que dans le temps où l'on refait la carte du monde. Et c'est la meilleure raison pour laquelle beaucoup de nos écrivains se sont jetés sur les chemins d'un univers modifié.

L'intérêt de la nouveauté, je dirais presque l'exotisme, commençait à notre porte. Songez à tous les bouleversements dont nous avons été et dont nous sommes les témoins : la république allemande, le fascisme italien, aujourd'hui la révolution espagnole, la naissance de la Tchécoslovaquie, la renaissance de la Pologne, la transformation de la Turquie, la Russie devenue je ne sais quelle *terra ignota* d'où arrivent des bruits contradictoires et dont les contours, la nouvelle physionomie, se dessinent à peine dans un étrange crépuscule, l'Inde agitée, l'énorme Chine secouée de fièvre anarchique. Quel rajeunissement des anciens sujets et que de nouveaux sujets ! Comparez le vaste objet qui s'offre aujourd'hui aux voyageurs littéraires à celui d'il y a seulement un quart de siècle.

A la fin du dix-neuvième siècle et au début du vingtième, la littérature de voyage était représentée en France par un écrivain de génie, Loti. Il ne la représentait pas toute, car d'autres, et non des moins célèbres comme M. Paul Bourget, essayaient de faire ce qu'il ne faisait pas, d'entrer dans l'intelligence des pays qu'ils visitaient et de nous en donner des informations plus précises, plus exactes. Mais il était, lui, le dernier et peut-être le plus précieux chaînon d'une chaîne dont le premier se nommait Bernardin de Saint-Pierre. Toute la littérature exotique du dix-neuvième siècle aboutissait à son œuvre. Il avait

poussé plus loin que ses plus grands devanciers l'amour de soi, le culte de sa sensibilité. Ceux-ci se racontaient bien à nous en nous racontant leurs voyages ; mais ils gardaient encore le désir, l'ambition de nous instruire. Loti n'y tient pas du tout. Il ne veut voir et peindre le monde qu'à travers ses rêves, ses émotions intimes, ses plaisirs ou ses mélancolies. La Bretagne de *Pêcheur d'Islande*, l'Afrique du *Roman d'un spahi* existent en dehors de lui. Mais ordinairement les pays qu'il traverse n'ont d'autre existence que celle qu'ils empruntent à sa présence. La Turquie, c'est Loti en Turquie. La Perse, c'est Loti montant au milieu des roses vers Ispahan. Quand il va à Jérusalem, ce n'est pas le Christ qu'il voit au jardin des Oliviers, c'est Loti. Ce qui eût été inacceptable ou ridicule d'un autre était encore un attrait chez lui. Il a vraiment tenu le rôle d'un enchanteur, comme cent ans plus tôt l'auteur d'*Atala*. Il a publié pendant la guerre et après deux ou trois volumes. La curieuse impression que nous en avons ressentie ! Il était parmi nous, il craignait, espérait, vibrait comme nous ; et pourtant il nous semblait entendre une voix du passé. Ne nous étonnons pas qu'après sa disparition, la réaction ait été aussi forte contre lui qu'elle l'a été contre Anatole France. Il a perdu presque tout son ascendant sur la jeunesse, tout son prestige d'étoile suivie par des rois mages. Et s'il est impossible d'évoquer les plus beaux endroits du monde sans penser à lui, si, malgré tout, son influence y flotte encore, il faut bien reconnaître que son individualisme excessif, son égocentrisme n'est plus de saison.

Le voyageur, qui parcourt aujourd'hui les contrées bouleversées dont nous parlions tout à l'heure, comprend que ses lecteurs sont plus curieux de savoir ce qui s'y passe que d'être initiés à la petite histoire de ses flirts avec Rarahu ou Aziyadé. Une autre raison fait qu'on le délaisse. Toute l'œuvre de Loti respire le plus amer pessimisme, le pessimisme du *Livre de Job* et de l'*Ecclésiaste*. Le livre

si joliment satirique *A la manière de...* le représentait pleurant parce qu'il était toujours aux antipodes de quelque chose. C'est un état d'esprit assez étranger aux nouveaux voyageurs. Ils peuvent ne pas être animés des meilleurs sentiments à l'égard de l'humanité, même exotique ; ils peuvent se plaire à nous décrire les cruautés de la vie : ils ne s'affligent pas continuellement de la condamnation à mort dont nous sommes frappés dès notre naissance. Ils se proposent bien plutôt de nous renseigner sur l'état présent du monde. M. Paul Morand donnait en sous titre à un de ses derniers livres de voyage le mot *Document*, ce qui soulignait son intention de verser ses notes au dossier du géographe et de l'historien. M. André Gide, dans l'Afrique tropicale, étudie notre système de colonisation, et son voyage ressemble presque à une tournée d'inspection générale. Ce caractère, si mon didactique, du moins documentaire, est très sensible dans la littérature de voyages actuelle. L'auteur se livre peu ; pour mieux dire, il ne nous livre que la partie intellectuelle de sa vie.

C'est probablement ce qui l'amène, dès qu'il s'en est senti la force, à quitter la forme du récit personnel et à prendre celle du roman. Loti en avait donné l'exemple ; mais il était peu romancier, et ses romans n'étaient guère que des autobiographies à peine déguisées. Aujourd'hui, rien de semblable. Nous n'avons jamais eu autant de romans situés à l'étranger et dont les personnages, choisis dans les races étrangères, fussent aussi représentatifs. M. Durtain revient des États-Unis avec un roman et des nouvelles qui nous transportent dans l'atmosphère même des parties encore neuves de cet immense pays. Ce qu'il nous dira de ces villes modèles bâties en dix-huit mois, de leurs larges voies, de leurs magnifiques chaussées d'asphalte, de leurs trottoirs à double piste de ciment garnis de gazon et de hauts lampadaires, — avant qu'une seule maison ait été élevée, — puis des premières cons-

tructions : bazars, crémeries, boucheries, grand hôtel, tout cela nous en apprend plus sur le caractère américain que bien des livres d'aventures personnelles ou de théories. L'Américain n'attend pas que sa ville soit debout pour en être orgueilleux. Il jouit des routes frayées à travers des broussailles et des herbes sauvages. Il y donne rendez-vous à la fortune qui lui fait quelquefois faux bond.

Il y a quelques années, le côté dramatique, romanesque, de l'exotisme contemporain a valu le Prix Goncourt à un livre de M. Constantin-Weyer intitulé : *Un homme se penche sur son passé*. Cet homme y voit beaucoup moins son âme et ses rêves, comme il l'eût fait du temps de Loti, que la vie du colon canadien. Les plus beaux épisodes du livre sont ceux où cette vie est rendue d'une façon éclatante ; par exemple, le tableau de ces lourds fermiers de l'Ouest, taciturnes, dont les efforts composent, selon l'heureuse expression de leur peintre, « une saisissante fresque de l'énergie humaine. » Dans un autre épisode le héros du livre revient, par une horrible tempête et un froid atroce, de la chasse aux fourrures ; et il ramène sur son traîneau, dans sa gaine de glace, le cadavre de son compagnon, un Français comme lui. Avant de mourir le malheureux garçon lui avait fait promettre de ne pas abandonner son corps dans ces solitudes où, dès que le vent s'apaise, on entend hurler les loups. Tout à coup il aperçoit un homme seul qui s'avance de son côté. Une rencontre, c'est toujours un danger. Cependant l'inconnu, qui ne portait aucune arme, le salue et vient s'asseoir près de lui ; mais, au bout de peu de temps, il commence à s'étonner du siège sur lequel ils sont côte à côte. Que pouvait bien être « ce long cylindre de glace amarré à un traîneau de fortune ? » Le héros du livre le lui dit : « La dépouille de mon associé mort de fatigue et de froid ; je le ramène. » Les épaules de l'étranger grelottèrent ; mais cela ne dura qu'une

seconde. « Il se redressa sans hâte et, enlevant son bonnet de loutre, il découvrit une belle tête au front puissant. Il fit un long signe de croix et prononça à haute voix : *De profundis clamavi ad te, Domine*. On ne pouvait s'y tromper : c'était un missionnaire, un Père... Que pouvait-il être d'autre, cet homme qui traversait avec une telle tranquille majesté ce royaume de la Désolation et qui scandait avec tant d'accent le funèbre psaume? » Il nous rappelle le Père Souël de Chateaubriand, mais avec cette différence très sensible que Chateaubriand n'eût pas manqué de nous faire remarquer la grandeur que donne aux scènes de la nature l'introduction du sentiment religieux. Les missionnaires de Chateaubriand portent, en guise de bréviaire, sa thèse sur le Génie du Christianisme. Ici, M. Constantin-Weyer n'a cherché qu'à nous exprimer la réalité vue.

L'Inde, la Chine, l'Indo-Chine, le Cambodge, le Japon et nos colonies ont fourni à nos voyageurs romanciers des romans qui ne sont pas tous des chefs-d'œuvre, tant s'en faut, mais où, pour la plupart, ils se sont affranchis des conventions de l'ancien roman exotique ou du roman colonial. Nous en étions restés pendant longtemps à la romance de la femme indigène qui, Ariane noire ou jaune, voit s'éloigner sur les flots celui qu'elle aime. Cela nous était si bien entré dans l'imagination que le jeune Anatole France, dans un de ses petits *Poèmes dorés*, nous la peignait dressant un bûcher de sandal; et du brick qui l'emportait son hôte adoré, son amant de quelques jours, *vit la flamme et sentit le parfum dans la brise*. Mais un critique, qui s'en rapporte à ses souvenirs du Cambodge, prétend que l'odeur du sandal ne mérite plus d'être appelée parfum quand il s'y mêle des senteurs de chair grillée (1). Laissons ces fadaises. Les questions de

(1) *Philoxène ou De La Littérature coloniale* par M. Eugène PUJARNISCLE. (Firmin Didot.)

psychologie orientale, l'état des esprits annamites ou hindous, le travail des Soviets en Asie, l'amalgame des idées européennes et des vieilles conceptions asiatiques, voilà les sujets que nos voyageurs prennent l'habitude d'aborder ou d'incarner dans leurs récits et qui font la valeur de livres comme ceux de M. Malraux et de M. Guy de Pourtalès. *Nous à qui rien n'appartient.*

Mais l'exotisme d'aujourd'hui à encore ceci de nouveau qu'il s'est annexé des régions du monde où il n'avait jusqu'ici pénétré que par hasard. Il a conquis les îles du Pacifique, la Polynésie. Je dirais que nous y avons été précédés des Anglais Stevenson, Conrad, Somerset Maugham, si Loti, dans son roman avec Rarahu et dans sa prodigieuse vision de l'Île de Pâques, ne les y avait précédés lui-même. Le biographe français de Stevenson, M. Carré, a justement intitulé le chapitre où le romancier anglais débarqua pour la première fois à Tahiti : *Sur les pas de Loti*. Nous avons donc fait entrer dans notre géographie littéraire toutes ces terres ignorées, depuis les îles de la Sonde jusqu'aux plus lointains archipels.

Romanciers et voyageurs sont revenus à ce Tahiti que notre Bougainville avait découvert. L'un d'eux, M. Dorsenne, a revu cette Rahahu que le jeune Loti avait aimée et idéalisée. Elle était accroupie sur une natte, au seuil d'une hutte, la bouche édentée, les joues creuses, le menton en galoche. Sa peau d'un brun foncé était aussi plissée, aussi ridée qu'un vieux parchemin. « Elle évoquait l'idée d'une momie millénaire. » Heureusement le temps l'a plus respectée dans le livre du jeune officier de marine. Mais vous avez là une preuve amusante du réalisme de nos voyageurs d'aujourd'hui.

On le trouvera même chez celui qui semblerait devoir être le plus romanesque d'entre eux. *L'Erromango* de M. Pierre Benoît, que je ne serais pas éloigné de considérer comme son plus beau livre, déroule sous nos yeux la tragédie de l'Européen qui affronte l'isolement dans

cette Polynésie paradisiaque. Que de contrastes ! D'abord, c'est une splendeur : à la vue des riches et tendres couleurs que ces Édens épanouissent à la surface des mers, on croit assister à l'aurore du monde. Mais ils sont entourés d'une effroyable ceinture d'écueils et de naufrages ; mais les cyclones les ravagent ; mais cette beauté radieuse se dissipe et la nature montre souvent une face de furie. Autre contraste : tout brille, tout à l'air candide ; comme dans la féerique églogue de Virgile, la terre produit sans travail les fruits dont l'homme peut se nourrir et les fleurs dont il se parfume. Mais les fruits de la terre ne suffisent pas à ces enfants de la nature ; ils sont cannibales. Même aux jours d'aujourd'hui ils n'ont pas perdu le goût du « cochon long » : c'est ainsi qu'ils appellent leur frère lorsqu'ils le rôtissent. A Erromango, chaque soir, au flanc des mornes qui défendent le centre de l'île, des feux éclairent probablement d'horribles festins. Autre contraste : l'Européen, dont les anthropophages ont peur et qu'ils laissent tranquille, pourrait oublier dans ces coins édeniques les misères de la civilisation. Hélas, il y revient à la barbarie. La fourberie et les voleries des indigènes le justifient à ses propres yeux de sa brutalité envers eux. La dure solitude, l'absence de divertissements développent son avarice et lui représentent comme un ennemi à tourmenter ou à chasser tout homme de sa couleur qui tente la même fortune que lui. L'ivrognerie le terrasse ; la folie le guette. Comme nous sommes loin des idylles d'autrefois ! Jamais on n'avait serré d'aussi près la vérité sous ses costumes les plus étranges et dans ses plus étranges décors.

Ce n'est pas seulement la nouveauté des îles du Pacifique qui a émergé dans notre littérature de voyage ; les pays noirs ont singulièrement attiré nos voyageurs. Dans un roman américain, *le Paradis des nègres*, un personnage dit : « Maintenant les éditeurs blancs commencent à regarder les nègres comme d'intéressantes nouveautés,

comme des éléphants blancs ou des roses noires. » C'est un fait que, depuis une dizaine d'années, l'Afrique est entrée dans nos modes avec sa musique et ses danses. Faut-il croire, comme M. Paul Morand, que « cette race de ténèbres apparaît à une période critique de la civilisation blanche », toute prête « à conduire, aux sons d'un tambour voilé d'un mouchoir de soie rose, les funérailles de l'Occident » ? Je ne vois pas encore la civilisation occidentale enterrée par les nègres ; mais l'engouement pour tout ce qui vient d'eux, danses, musique, masques et gris-gris, est fort curieux. Ce n'est plus le retour à la nature policée, idéalisée, d'un Jean-Jacques, telle que le dix-huitième siècle la comprit ; c'est le retour aux excitations d'une barbarie qui sent le marécage et le fauve. Divertissement de décadence, si on veut. Mais il n'y a aucun symptôme de décadence dans l'intérêt que nous portons aux races qui peuplent notre empire africain. Là encore Loti, par son *Roman d'un Spahi*, un de ses plus beaux livres, a ouvert la marche. On se rappellera la *Randonnée de Samba Diouf* de MM. Tharaud, et la *Revue de l'Ombre* de leur ami M. André Demaison et son *Pacha de Tombouctou*, récit épique d'une marche sur Tombouctou au seizième siècle, par une troupe de renégats espagnols.

Dans le même temps, MM. Lamandé et Nanteuil nous racontaient l'odyssée encore plus extraordinaire d'un jeune homme de seize ans, René Caillié, sixième enfant d'un boulanger ivrogne, mort au bagne pour un vol qu'il n'avait pas commis, qui, en avril 1816, quittait son village natal de Mauzé en Vendée et partait pour le Sénégal avec l'idée bien arrêtée d'atteindre Tombouctou, la mystérieuse et féérique Tombouctou que, depuis trois cents ans, aucun voyageur blanc n'avait pu aborder. L'idée lui en était venue sur les bancs de l'école et au foyer de sa grand'mère où il lisait tous les récits de voyages qui lui tombaient entre les mains. Dès l'âge de onze ans il parlait de s'y rendre. Il y entra, seul, presque nu, après douze

ans de courses, de labeurs, de déceptions brutales, de souffrances, de dangers mortels, d'aventures quelquefois horribles. Voyageur d'autrefois !

Aujourd'hui, nous dira M. Paul Morand dans son *Paris-Tombouctou*, les dangereuses traversées du Sahara, le désert de la soif, les mirages, n'existent plus. « L'aviateur Cornillon, récemment, part le soir de Colomb-Béchar, extrême sud-algérien, vole la nuit, prend son café au lait à Tombouctou, descend le Niger et déjeune à Bamako. » Oui, mais il y a ceux qui refusent l'avion, ceux à qui l'avion « ne donne pas la possession de la terre comme ils l'entendent ». Il y a ceux qui vont au danger comme un maître à un ami. Les périls des traversées sahariennes paraissaient à M. Morand de l'histoire ancienne ; et les *Carnets de route* de Michel Vieuchange, écrits en 1930, lui donnent un démenti. Ce jeune homme de vingt-six ans, licencié ès lettres, philologue et poète, s'est mis en tête de pénétrer dans une ville interdite aux Européens, du nom de Smara, dont on ne connaissait pas l'emplacement avec exactitude et dont les Maures, ces implacables ennemis du Roumi, ont fait le repaire de leurs brigandages et de leur fanatisme. Smara devint pour lui plus qu'une ville ; ce fut le magnifique danger où se désaltéra son ardente soif d'agir, « le chant de la réalité en face des vaines imaginations qui nous tracassent et des contradictions qui nous embrouillent », l'épreuve d'où l'on s'élance vers une vie nouvelle, armé pour l'accomplissement de sa tâche. Il prépara son exploration pendant toute une année, puis il partit, déguisé en femme berbère, dans une petite caravane qui ressemblait à une paisible famille en déplacement. Que n'a-t-il pas souffert pendant plus de deux mois ! Des jours et des nuits de marche sur ses pieds couverts de plaies des jeûnes ; des soifs qui n'avaient pour s'étancher que l'eau croupie des mares ; des soirées glaciales ; des midis torrides ; des appréhensions d'attaques et d'embuscades ; des compagnons sauvages qui

ne souriaient que lorsque le roumi manquait de se casser la tête ; des menaces ; des chantages et une effrayante solitude au milieu de toutes les formes de l'inhumanité. Cependant il se disait : « Cette chose, nous l'avons voulue. Nous l'accomplissons. Nous marchons vers le but armés de tous ces jours d'attente, de tout ce qui fermenta en nous depuis notre naissance. » Et sa tête éclatait de joie, malgré la souffrance, les courbatures, le soleil, la soif. Il réalisa son rêve ; il atteignit Smara. Face au désert elle était déserte. Les maisons dégradées se groupaient autour de la grande kasba et de la mosquée en ruines. A trois cents mètres de cette agglomération, la petite kasba se dressait toute seule dans la plaine aride. Ses guides, qui tremblaient d'être surpris par les Maures, et ne permirent au jeune homme que de visiter ces murailles croulantes de midi à trois heures. Et l'on repartit. Il fallut refaire les trois cents kilomètres au bout desquels la dysenterie emporta le voyageur qui avait vu Smara. Ses carnets de route griffonnés à toute heure du jour et de la nuit, au soleil ou sous la lune, laissent continuellement échapper des visions pittoresques, des impressions et des expressions de poète. Et ce livre étonnant, *Smara*, est un des plus beaux témoignages littéraires d'une jeunesse d'aujourd'hui, ennemie du dilettantisme, et qui voit dans un dangereux voyage une libération de son âme, et comme une consécration de son énergie.

Mais d'autres parmi ses aînés, qui ne demandaient pas à courir tant de risques, se sont orientés de préférence vers l'Afrique. On n'a pas été peu surpris qu'un écrivain aussi complexe, aussi raffiné, que M. André Gide, psychologue hardi et tourmenté, partit pour l'Afrique équatoriale et nous en rapportât l'ouvrage sur le Congo le plus serein, le plus aimable, le plus pénétrant et par moments le plus original qu'il ait écrit. Il n'appartient pas, aux nouvelles générations ; mais il est admirablement de son temps. Sa curiosité, qui me rappelle celle de Montaigne,

ne se laisse rebuter par aucune question, si particulière qu'elle soit. Ses descriptions sont sobres ; il ne décrit que pour mieux comprendre ; et je ne crois pas qu'on ait rendu la nature équatoriale avec une netteté plus vigoureuse et plus limpide ; il étudie les hommes, leur diversité, leurs villages sordides ou très spacieux avec des cases qui sont un travail, non de maçons, mais de potiers, les animaux qui pullulent autour d'eux, les systèmes d'irrigation, le commerce, le portage, l'état sanitaire ; il s'est initié au fonctionnement des rouages de l'administration. Peu de livres, composés au jour le jour, me semblent aussi riches ; et je n'en connais pas qui s'insinuent davantage dans tous les problèmes que soulève l'étude d'un pays.

L'Afrique a également porté bonheur à M. Paul Morand. Ses notes de *Paris-Tombouctou*, qui confirment sur bien des points les observations de M. Gide, sont extrêmement suggestives. Mais, avec un sens très sûr de l'actualité, il a plus particulièrement insisté sur le côté mystérieux de cette race, d'autant plus mystérieuse qu'elle est plus près de la nature, sur ses pratiques magiques et sur cet amalgame de superstitions et de coutumes barbares, de Kabbale et même de christianisme, d'où sortent les cérémonies secrètes que les nègres, restés à peu près tels qu'ils étaient au temps des négriers, célèbrent dans les terres carabes. Les vieilles civilisations se plaisent souvent à interroger une sauvagerie, qui leur semble primitive, comme si, dans leur impuissance à élucider les seuls problèmes importants, celui de la naissance et de la mort, elles espéraient une réponse plus satisfaisante d'une race plus simple et plus inculte. Mais les secrets traditionnels des nègres africains ne nous livrent rien que l'éternelle inquiétude du genre humain. Les questions qu'il a dû se poser à l'aurore du monde, il les agitera encore tous à son dernier crépuscule. Il ressort de ces livres de voyageurs que cette population noire a de profondes vertus. M. Gide et M. Morand s'entendent

pour louer « son parfait naturel, sa bonne humeur, sa douceur » et souvent sa beauté plastique. En somme, depuis dix ans, notre littérature de voyages a plus fait avancer notre connaissance des pays étrangers et l'a plus étendue que dans les cinquante ans qui avaient précédé.

Les voyageurs comme M. Gide, M. Morand, M. de Pourtalès, et, d'une façon générale, la plupart des nouveaux voyageurs emportent encore dans leurs voyages une solide instruction qui, loin de les gêner, leur facilite les comparaisons et les aide à s'expliquer bien des choses vues. Le livre de M. Gide est nourri d'humanisme. M. Morand n'hésite pas à écrire que la plus belle page de notre littérature sur les nègres est de Fromentin et il ne résiste pas au plaisir de la citer. C'est celle où se trouvent ces lignes étonnantes : « Le peuple nègre, ami des joies bruyantes, dès qu'il fait sa toilette et qu'il se ranime, prend sa physionomie native ; la chaleur l'excite ; le soleil qui ne mord pas sur lui l'agite à la façon des reptiles. Étrange race, inquiétante à voir comme un sphinx qui rirait sans cesse... » M. Morand n'a pas eu peur qu'une page semblable fît pâlir ce qu'il disait lui-même.

Mais nous remarquons aussi chez quelques-uns une sorte de défiance à l'égard de ceux qui les ont devancés sur les chemins du monde peut-être moins neufs qu'ils ne se l'imaginent. Ils craignent de mettre leurs pas dans d'autres pas. Leur génération désire ignorer ou oublier ce qu'on a fait avant elle. Les jeunes gens, qui sont sortis de la guerre, sont excusables de croire que le monde renaît avec eux et que ce monde nouveau, c'est à eux de le découvrir. M. Dorgelès, dont le talent est vigoureux et dru, a exprimé cet état d'esprit avec une singulière vivacité. Le récit de son voyage en Égypte, à Jérusalem et en Syrie, qu'il a intitulé *la Caravane sans chameaux*, commence ainsi : « Ce n'est pas Hérodote qui a découvert l'Égypte, ni Diodore, ni Marc-Aurèle, ni Strabon ; c'est

moi. » On pensera qu'il plaisante : il est plus sérieux qu'il n'en a l'air ; et il précise son idée : « Je sais bien, des millions d'hommes m'ont précédé et des écrivains par centaines. Mais leurs livres, je les ai oubliés. Les récits des touristes, je ne m'en soucie pas. Ce que je veux, c'est voir moi-même avec mes yeux à moi. Tous les pays sont vierges tant que je n'y ai pas mis les pieds. » Vous devinez le peu de cas qu'il fera des ruines, des stèles funéraires, des catacombes, des hypogées, de tous les legs du passé qui nécessitent un commentaire et qui nous renvoient à ceux qui les ont expliqués.

C'est l'état d'esprit le plus opposé à celui de l'humanisme. Il n'en est pas plus mauvais à condition qu'on n'en soit pas la dupe. M. Dorgelès nous déclare qu'il n'est pas venu cataloguer des ruines et qu'il préfère respirer le tumulte heureux des rues et se perdre dans les quartiers indigènes d'Alexandrie. Mais il est quelquefois plus facile et plus avantageux d'interroger les morts que de faire parler des vivants ; et l'étude du passé d'un peuple supplée quelquefois à la connaissance de sa langue. Réduits à ce que nous apprennent nos sens, nous n'en savons pas lourd. Ce sont des informateurs bien bornés et toujours sujets à caution. Travaillons à nous faire une opinion personnelle ; mais gardons-nous de mépriser celle de nos prédécesseurs. Ne négligeons aucun élément susceptible de nous rendre le spectacle plus intelligible et la fête de nos yeux plus complète. Mais M. Dorgelès affiche son indépendance. S'il a été heureux de voir les Pyramides, il a été encore plus heureux de les trouver affreuses. Il a été un des précurseurs de la plaisante insurrection contre l'histoire à laquelle nous assistons. Il ne veut pas en entendre parler. « Je gagne en mystère, dit-il, ce que je perds en précision. » Quoi, l'ignorance de la langue et l'inexpérience de la vie commune ne lui créent pas assez de mystère ? Elles ne satisfont pas suffisamment son goût du

vague? Mais comme il est malaisé de garder cette attitude, ce superbe isolement! Notre voyageur se moque d'une dame de sa caravane qui, devant une mosquée du Caire et un groupe bariolé de Persans, a eu le malheur de s'écrier. « Une vraie scène des *Mille et une nuits*! » Son compagnon n'est pas content : « La pauvre bête, s'écrie-t-il, qui ne verra jamais rien qu'à travers ses lectures! » Mais, dans son chapitre sur Palmyre, il nous avoue qu'il a été plongé « dans l'attente d'une fantasmagorie comme les mendiants des *Mille et une Nuits* ». La dame de la caravane est bien vengée. Et pourquoi, arrivé à Jérusalem, court-il au Saint Sépulcre et contemple-t-il « le parvis légendaire où a sonné l'éperon des Francs? » C'est pourtant lui qui, soixante pages plus loin, s'écriera : « Toujours les proconsuls, les Croisés, les Califes! Ah! non! » Ces contradictions viennent de notre impossibilité à nous débarrasser du passé. Il nous étrecint.

Même quand ce pays qui s'étend sous nos yeux n'a pas d'histoire, nous ne pouvons échapper à celle que nous portons en nous. M. Gide, observant et décrivant les ingénieux élévateurs que les riverains d'un fleuve d'Afrique emploient pour irriguer leurs champs, en signalera « l'élégance virgilienne ». Quand il pénétrera sous les cases d'argile, qui ne prennent jour que par une ouverture circulaire « à la manière du panthéon d'Agrippa », il remarquera que les familles y vivent « dans un demi-jour de tombe étrusque. » D'ailleurs le livre de M. Dorgelès, où je me suis permis de relever ces innocentes contradictions, se range parmi les meilleurs récits de voyage publiés au cours de ces dernières années, et je les ai relevées seulement parce que la cause en indique une tendance de nos jeunes générations.

En résumé notre littérature de voyages s'est enrichie, depuis une dizaine d'années, de nombreuses et fortes œuvres. Elle a touché à des points du monde où elle n'avait pas encore fait escale; elle s'est élargie et s'est

renouvelée. C'est une erreur de croire que l'univers se banalise. Il nous tient toujours en réserve des sujets d'observation inédits, de la beauté récemment éclosée ou inconnue, de l'étrangeté, de nouvelles combinaisons des éternels éléments qui entrent dans la formation de la personnalité humaine. Ce n'est pas parce que tous les grands ports nous offrent les mêmes grands hôtels que la couleur locale a disparu du monde ; et ce n'est pas parce qu'il y a une Société des Nations que le pittoresque moral, j'entends le sentiment de nos différences a fait son temps. Hier même, dans un pays que survole l'Aéropostale, Michel Vieuchange recommençait la vie dangereuse et romanesque de René Cail-lié cent ans plus tôt.

Peu à peu les cartes de géographie s'animent sous nos yeux. Romanciers et voyageurs nous ont familiarisés avec des contrées qui n'avaient été longtemps pour nous que des expressions géographiques. Cette littérature de voyage, en réaction jusqu'à un certain point, contre celle que Loti représentait, est bien plus intellectuelle que sentimentale, moins descriptive, moins intimement personnelle, plus soucieuse des questions sociales, des conflits moraux, des caractères ethniques, de toutes les formes de l'action. On n'y sent aucun pessimisme, aucune de ces lassitudes à la René. Ce ne sont pas des âmes fatiguées de vivre ou ployées sous un lourd secret qui s'exilent et qui vont demander à l'étranger un réconfort ou l'oubli. Ce ne sont pas plus des artistes uniquement artistes qui ont hâte de se dépayser parce qu'ils ont contre le veston moderne la haine vigoureuse d'un Théophile Gautier. Nos voyageurs, sauf exception, mettent à profit toutes les facilités que leur offrent les progrès matériels, pour mieux connaître l'homme des différentes latitudes, pour le peindre dans sa demeure, dans ses diverses conditions, dans sa cité et pour se rendre compte de l'état actuel du monde.

Ce sont des hommes qui tiennent à *se rendre compte* par eux-mêmes. Je ne vois pas d'expression qui caractérise mieux l'effet que très souvent ils nous produisent. Ils sont pressés ; ils n'ont pas le temps de rêver ; ils se préoccupent avant tout de saisir la réalité. Ils sont en général bien plus réalistes que leurs devanciers. « A beau mentir qui vient de loin, » disait-on jadis. On ne le dirait plus aujourd'hui, où il serait très imprudent de mentir, car les voyageurs, en se multipliant, se contrôlent les uns par les autres. Je ne dis pas qu'ils sont incapables d'inventer un clair de lune qui rehausse la beauté du paysage. Mais ils se le permettent bien plutôt dans leurs romans, où c'est leur droit, que dans leur journal.

N'oublions pas aussi que la supériorité de la France dans ce genre du voyage consiste en ce fait que ceux qui le traitent se classent souvent parmi ses meilleurs écrivains et qu'ils conçoivent leur idée comme une œuvre d'art. Leur forme varie naturellement. Mais je crois qu'on pourrait remarquer dans leur façon d'écrire aussi bien que dans leur composition quelque influence du cinéma, — de ce cinéma qui augmente le nombre de leurs lecteurs — : succession rapide de tableaux, goût de l'instantané, vivacité et intensité de la sensation. Le cinéma a certainement communiqué à plus d'un d'entre eux cette recherche de la brièveté brillante, des analogies qui jaillissent d'un rapprochement soudain, de l'éclair dans l'espace duquel on présentera une idée de la nature ou de l'humanité mouvante. Mais les plus forts cèdent peu à ces modes qui sont toujours passagères et qui risquent de vieillir le livre d'hier. L'impression qui ressort de ce vaste ensemble et, pour reprendre l'expression de M. Constantin-Weyer, de cette nouvelle fresque du monde que nos voyageurs littéraires sont en train de brosser, est que, malgré toutes les folies des hommes et leurs imbécillités, la vie est riche et magnifiquement diaprée et que le voyage vaut presque toujours la peine qu'il exige de

nous, même quand il ne répond pas tout à fait à notre attente. Rien dans la nature n'est peut-être aussi nouveau que nous l'espérons. En Afrique, après des marches interminables et d'une effrayante monotonie, on est tout à coup séduit par un coin de paysage, et l'on s'aperçoit qu'il ressemble à un coin de Touraine ou d'Anjou. Mais c'est ce qui est intéressant. Et il l'est aussi de savoir combien certaines choses auxquelles, chez nous, on n'attache aucun prix, nous manqueront au loin. Je songe en ce moment à la page où M. Abel Bonnard, au milieu de la nature splendidement verdoyante du Brésil, ressentait le désir nostalgique de revoir une feuille morte, comme nous en avons tant et comme cette somptueuse nature était incapable d'en produire...

ANDRÉ BELLESSORT.